

La Bouteille-passion

Robert-Lionel Séguin

Volume 24, Number 95, Summer 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Séguin, R.-L. (1979). La Bouteille-passion. *Vie des arts*, 24(95), 52–53.

La Bouteille-passion

Robert-Lionel Séguin

1. à 4. Les calvaires en bouteille de la Gaspésie.
(Photos Gabor Szilasi)



Travail de patience et d'adresse, l'assemblage du bois en bouteille fait depuis longtemps partie des loisirs du terroir. «Dans ce curieux petit domaine de l'art populaire, écrit Roger Lecotté, vers 1946, le propre de tous les objets figurant dans les bouteilles est de surprendre les curieux par l'impossibilité apparente, vu leurs dimensions, de leur introduction par le goulot»¹. Bouteille-navire et bouteille-passion sont les thèmes les plus connus de cette discipline d'art naïf. Au dire de Jean Cuisenier, «c'est parmi les gardiens de phare et les marins que se recrutent la plupart des fabricants de bateau en bouteille»². D'aucuns s'interrogent sur les difficultés de la mise en place des pièces. Le truc est pourtant simple. Selon le même auteur, «le bateau dont le diamètre doit être inférieur à celui du goulot, est d'abord taillé au couteau dans le bois. Les mâts sont repliés et rattachés à un fil qui permettra leur redressement une fois le bateau placé à l'intérieur de la bouteille et fixé sur la mer en mastic»³.

Cette discipline d'art populaire est davantage à la mode dans les régions du littoral, comme celles de Bordeaux et de Nantes. Un informateur de ce dernier endroit résume ainsi la fabrication et l'assemblage de la bouteille-bateau: «Un morceau de bois sert à sculpter la coque qui doit passer par le goulot; la hauteur des mâts doit correspondre au diamètre du corps de la bouteille, diminué de l'épaisseur du socle et de la coque; le montage se fait entièrement dehors: mâture, vergues, ameublement et l'on essaye les voiles; on introduit ensuite (dans la bouteille) la coque avec ses mâts articulés sur le pont et couchés dessus munis de tous les fils figurant les cordages (ces derniers sortant hors du goulot après

avoir passé sous le gaillard d'avant); on tire sur ces fils qui commandent les mâts, et ceux-ci se redressent jusqu'à toucher de leur pointe la paroi de verre de sorte que le bateau est fixé et ne peut plus bouger; à l'aide de crochets de fer on place ensuite les dunettes et l'ameublement, ainsi que les voiles déjà préparées. On rectifie l'ensemble»⁴.

Les diverses opérations de montage de la bouteille-passion sont davantage compliquées que celles de la bouteille-navire. Placée à la verticale, la pièce est mise en place, morceau par morceau, à l'aide d'une broche épousant la forme de la bouteille. Travail long et difficile qui requiert autant de patience que d'adresse de la part de l'opérateur. Un geste maladroit et tout le travail est à recommencer.

En certaines régions, comme dans l'Aisne⁵, les attributs de la Passion seront plutôt attachés à des ludions qui montent et descendent à l'intérieur de la bouteille remplie d'eau. Mais l'assemblage en bouteille est, de loin, la pratique la plus courante en terroir français. Le nombre des pièces varie selon la patience et le souci de précision de l'artisan. La première opération consiste à placer deux morceaux de bois au fond de la bouteille. Formant une croix de Saint-André, ces morceaux sont coincés entre les parois de verre, ce qui a pour effet d'assurer la stabilité de tout l'ensemble qu'on y fixera par la suite. Les pièces, taillées à l'avance, sont mises en place à l'aide de pinces et de broches pointues. Elles représentent tout l'éventail des instruments et des insignes de la crucifixion, notamment le coq, l'éponge, la lance, le glaive, le marteau, les tenailles, le fouet, le roseau et l'échelle. Certaines d'entre elles sont même assemblées à tenon et mortaise. La panoplie est davantage imposante dans le cas des travaux québécois où figurent la pelle, les clous et autres choses encore. Le profane a toujours eu peine à s'expliquer l'introduction de l'échelle dans la bouteille. En effet, comment assembler montants et barreaux à l'intérieur du récipient de verre. Le truc est pourtant simple. L'échelle est montée à l'extérieur, avec des barreaux minces et du bois le plus tendre possible. Après l'avoir trempée longuement dans l'eau bouillante, il est possible, en tenant les deux montants dans chaque main, de les rapprocher l'un contre l'autre en pliant les barreaux avant de glisser le tout dans le goulot. Une fois à l'intérieur, l'échelle se déplie d'elle-même. Montants et barreaux reprennent leur place habituelle⁶. Quelquefois, de préciser Lecotté, «pour ajouter une

nouvelle difficulté à ce beau travail, l'artiste ferme la bouteille avec un bouchon de bois qu'une cheville transversale empêche de retirer, car, une fois placée, elle dépasse la largeur du goulot»⁷. Cette pratique est également relevée dans le cas de la bouteille-passion québécoise.

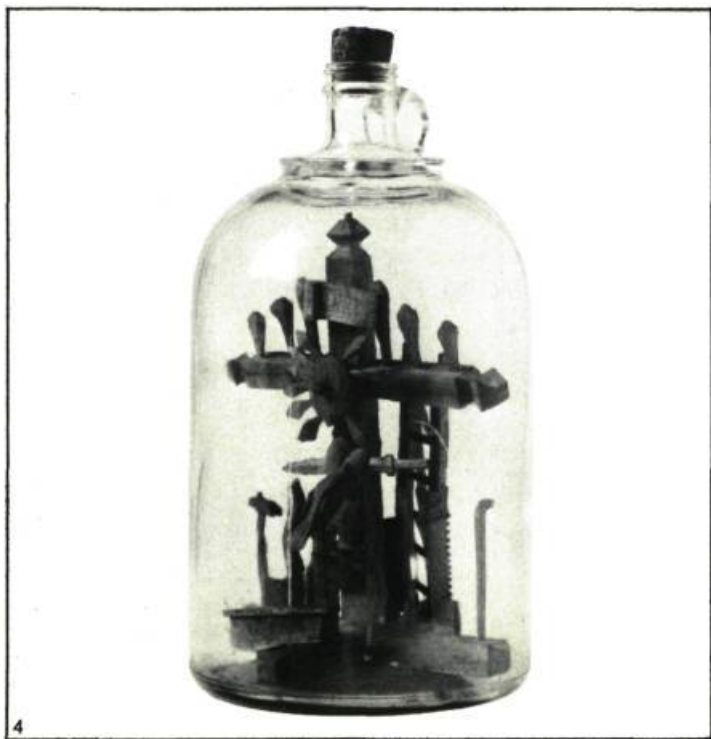
Au siècle dernier, les travaux d'assemblage en bouteille étaient couramment pratiqués en Alsace et en Auvergne où certains récipients ne contenaient que la croix et l'échelle alors que d'autres, comme ceux de la région clermontoise, avaient christ, croix, échelle, lance, éponge, marteau, tenailles, hache, pelle, bêche, pioche et même dés à jouer⁸. La technique de montage reste la même dans un cas comme dans l'autre. L'opération la plus difficile consiste à fixer le christ à la croix. En maints endroits, notamment dans le Puy-de-Dôme, on donnait ces ouvrages en cadeau à des parents ou à des amis⁹. Avant la Deuxième Guerre mondiale, des artisans vendaient leur production aux cheminots clermontois en service sur la ligne Clermont-Le Puy. Ceux-ci la revendaient ensuite à profit aux vignerons limagnais¹⁰.

L'art du travail en bouteille s'est également pratiqué dans toutes les régions du Québec, particulièrement depuis la seconde partie du 19^e siècle. Dans la langue vernaculaire, *bouteille-passion* devient *calvaire en bouteille*, même si l'ensemble n'a souvent qu'une seule croix. Il en est ainsi de la moitié des dix pièces qui font l'objet de la présente étude. Quatre d'entre elles sont polychromes. Tous ces assemblages, qui proviennent de diverses régions du Québec, sont contenus dans sept bouteilles, deux flacons et une cruche. Trois de ces contenants sont remplis d'eau, ce qui, paraît-il, trompe l'œil de l'observateur en grossissant le volume réel des pièces montées entre les parois de verre. Un de ces récipients est coiffé d'un clocher à lanterne en guise de bouchon. Le tout est gardé en place par un tire-fond.

Toutes ces pièces, sauf deux, ont la représentation du Sauveur. Elles ont été façonnées en Gaspésie, plus précisément à Saint-Joachim-de-Tourelle. N'a-t-il pas été dit combien il est laborieux et difficile de fixer le christ à la croix. Enfin, le *calvaire en bouteille* est essentiellement décoratif. Néanmoins, un de la présente collection a été fait en guise d'ex-voto, vers 1950, par Edmond Deneau, de Saint-Raphaël de Bellechasse.

Tout *calvaire en bouteille* compte un nombre plus ou moins imposant de pièces. Dans le présent cas, ce nombre varie de quinze à quarante-six. Cet éventail, pour le moins impressionnant, groupe la croix, le christ, l'échelle, le fouet, la colonne de flagellation, la lance, le bâton, l'éponge, le marteau, la pelle, la hache, les clous, la couronne d'épines, les tenailles, le coq, le pichet, la bêche et le cœur. Quelquefois, l'artisan, plus imaginatif et plus sensible, y ajoutera l'égoïne, la boîte à clous, l'arrache-clou, le cœur transpercé d'un glaive, le cercueil (pour y déposer le cœur du Christ) et le corbeau. Ce dernier élément aurait été suggéré par une imagerie populaire largement diffusée dans la campagne québécoise, à la fin du siècle dernier. Tous ces morceaux sont assemblés sur un socle de bois, ou encore sur une base formée de deux pièces disposées en croix ou de trois barres posées en *achiquetto*.

Enfin, des hommes de tous les métiers s'adonnent à cet art du terroir. D'aucuns sont cultivateurs, pêcheurs, navigateurs, menuisiers, plombiers ou marchands.



1. Roger Lecotté, *L'Art populaire en bouteille*, dans *Artisans et paysans de France* (Strasbourg, Éditions F.-X. Le Roux) Deuxième année, 1947, p. 181.

2. Jean Cuisenier, *L'Art populaire en France*. Paris, Office du Livre, 1975, p. 140.

3. *Ibid.*, p. 38.

4. André Birand, *Bateaux en bouteille*, dans *Le Populaire de l'Ouest*, de Nantes, du 24 avril 1947, cité par Lecotté, *op. cit.*, p. 182-183.

5. Georges-Henri Rivière et André Desvallées, *Arts populaires des pays de France*. Paris, Joël Cuenot, Éditeurs, 1975, p. 99.

6. Lecotté, *op. cit.*, p. 186.

7. *Ibid.*, p. 184-185.

8. Émile Desforges, *Les «Passions» en bouteilles auvergnates*, dans *Artisans et paysans de France*. Première année, 1946, p. 235.

9. *Ibid.*, p. 236.

10. *Loc. cit.*